L'HISTOIRE DES ALMOHADES

D'APRÈS

'Abd el-Wâh'id Merrâkechi

(Suite.— Voir les nos 202, 203 et 204.)

La principale cause de la faveur dont il jouissait était l'éloge, vrai pour la plus grande partie, que Mo'tamid faisait de Mo'taçim auprès de Yoûsof et les qualités qu'il lui attribuait. Quand l'empire qu'il exerçait sur l'esprit de Yoûsof fut assuré, Mo'taçim jugea bon de tâcher de l'indisposer contre Mo'tamid et de gâter ainsi les bons rapports qu'ils entretenaient ensemble. Son mauvais caractère, sa conscience impure, son esprit à courte vue et imprévoyant des conséquences, le poussèrent à agir « pour que Dieu accomplît l'œuvre décrétée dans ses desseins (1) » et que le sort se réalisât à son heure. Quand Dieu veut qu'une chose arrive, il en fait naître les causes. Mo'taçim commença donc ses manœuvres sans savoir qu'il tomberait lui-même dans le puits qu'il creusait, qu'il deviendrait aussi la victime de l'épée qu'il faisait sortir du fourreau. Il fit entre autres choses ressortir aux yeux de Yoûsof la haute opinion que Mo'tamid avait de lui-même et son orgueil exagéré, qui ne lui laissait trouver d'égal nulle part. Mo'taçim prétendit avoir dit un jour à Mo'tamid que Yoûsof restait bien

(1) Lisez dans le texte ليقضى. Ces paroles sont tirées du Koran, VIII, 43 et 46.

longtemps dans le pays et avoir reçu cette réponse: « Il me suffirait de bouger le doigt pour que ni lui ni ses soldats ne restent un jour de plus en Espagne. Tu sembles redouter qu'il me joue quelque mauvais tour? Mais qu'est-ce que ce misérable, que sont ses soldats? Ces gens étaient dans leur pays à gagner péniblement à peine de quoi vivre; voulant faire une bonne œuvre nous les avons appelés ici pour leur donner à manger, mais quand ils seront rassasiés, nous les renverrons d'où ils sont venus (1). » En rapportant ces propos méprisants pour les Berbères et d'autres du même genre, Mo'taçim et les chefs espagnols qui agissaient de concert avec lui [P. 97] atteignirent leur but et changèrent les dispositions de Yoûsof à l'égard de Mo'tamid. Le chef africain s'était d'abord fixé un délai à lui-même et à ses troupes et avait décidé que leur séjour en Espagne ne dépasserait pas une certaine période; c'étaient ces bonnes dispositions qui avaient tranquillisé Mo'tamid. (Et en effet) à l'expiration de ce délai ou à peu près, il repassa la mer, mais la tête en ébullition et dans des dispositions d'esprit toutes différentes :

[T'awil] Le cerveau ressemble à l'eau de l'étang qui reste pure tant qu'on ne la trouble pas.

A cela joignez de plus ce que nous avons dit de l'envie dont il avait été pris de se rendre maître de l'Espagne. D'ailleurs diverses circonstances avaient montré clairement à Mo'tamid, même avant le départ de Yoûsof, que ce prince n'était plus à son égard dans les mêmes dispositions. Le Prince des musulmans était donc retourné à Merrâkech dans un état de vive agitation relativement à l'Espagne. A ce qu'on m'a rapporté, il dit un jour à un affidé d'entre ses principaux compagnons: « Avant d'avoir vu ce pays, je me figurais que mon royaume valait quelque chose, mais je m'aperçois maintenant qu'il

(1) Cf. *Mus. d'Espagne*, IV, 222 et 223.

n'en est rien. Quel moyen employerai-je donc pour rester maître de cette belle contrée ? » Il tomba d'accord avec les siens pour faire demander à Mo'tamid d'accorder à des hommes vertueux d'entre ses compagnons la permission, sollicitée par eux, de s'établir dans les *ribât'* (couvents-casernes) d'Espagne pour y combattre l'ennemi, et de demeurer jusqu'à leur dernier jour dans quelques places fortes proches du territoire chrétien. A la lettre contenant cette demande, Mo'tamid, sur l'avis favorable de Motawakkil b. el-Aftas, chef des pays frontières, répondit affirmativement. Or, le seul but poursuivi par Yoûsof et les siens était d'avoir par toute l'Espagne des hommes à leur dévotion et en qui ils trouveraient partout des aides le jour où il serait question de reconnaître l'autorité de ceux qui les avaient envoyés. D'ailleurs, nous l'avons dit, les Espagnols s'étaient tout à fait épris d'amour pour Yoûsof.

Ce prince fit donc partir des hommes d'élite et choisis spécialement, sous les ordres d'un de ses proches, nommé Bologguîn, à qui il fit confidence du but qu'il poursuivait. Bologguîn passa la mer et se rendit auprès de Mo'tamid, à qui il demanda [P. 98] où il devait se fixer. Le prince de Cordoue les fit installer, lui et les siens, dans quelques places fortes qu'il avait choisies pour cela, et ils y restèrent jusqu'à ce que la guerre fût déclarée à Mo'tamid.

Les troubles commencèrent en chawwâl 483 par la prise de la presqu'île de T'arîfa, située vis-à-vis Tanger d'Afrique. Rien n'avait fait prévoir cet événement, et ce prince ' vit se disperser des troupes animées d'un même et unique désir, se diviser des territoires où les cœurs étaient unis dans l'amour de (son adversaire)'. A la nouvelle de la conquête de T'arîfa par les Almoravides et de la proclamation de leur autorité dans cette place, les guerriers que nous avons dit avoir été installés dans les châteaux forts, allèrent assiéger Cordoue, où se trouvait 'Abbâd b. Mo'tamid, surnommé Ma'moûn, dont il a été

question déjà et qui était l'un des enfants aînés de Mo'tamid (1). Le 1er çafar 484, l''Abbâdide fut tué après avoir fait tout son devoir et s'être défendu avec vaillance et opiniâtreté. Ensuite le 'nombre des haines et des malheurs s'accrut, la guerre et ses excès continuèrent'. Dans Séville même, un groupe de mécontents prépara une révolte, et Mo'tamid fut informé de ce qu'ils faisaient 'et du but qu'ils poursuivaient; il acquit la certitude de la méchanceté de leurs desseins, et on le poussa à étaler leur honte et à répandre leur sang; on le pressa de livrer leurs femmes au déshonneur, de découvrir les visages de leurs filles. Mais l'honneur et la sagesse qu'il tenait de race, la noblesse ordinaire de sa conduite ne lui permirent pas de céder à ces avis, non plus que la foi sincère, la saine raison et la vraie religion dont il était redevable à la générosité divine'. Si bien, qu'à l'aube du mardi 15 redjeb de ladite année, ils se soulevèrent avec l'aide de misérables abandonnés de Dieu, et des milans passèrent, malgré leur faiblesse, pour des aigles (2). Alors le prince sortit du palais l'épée à la main et le corps revêtu d'une simple tunique de dessous, sans bouclier ni cuirasse. Au Bâb-el-Faradj, l'une des portes de la ville, il rencontra l'un des assaillants, [P. 99] cavalier réputé pour sa bravoure et sa vigueur, qui le frappa de sa lance, à la hampe courte et nerveuse, au fer long et aigu; mais l'arme s'enroula dans sa tunique et lui passa sous l'aisselle, grâce à la protection et à la faveur divine. Alors il frappa de son épée l'épaule de son ennemi et le fendit jusqu'aux côtes, de sorte qu'il l'étendit raide mort. Les ennemis furent mis en fuite et ceux qui escaladaient les murailles se retirèrent, si bien que les Sévillans crurent pouvoir respirer. ' Mais dans l'après-midi du même jour l'attaque recommença, et alors la

---

(1) Ce prince est appelé Fath' ap. *Mus. d'Esp.*, IV, 237 et 238.

(2) C'est-à-dire le faible fut regardé comme fort (cf. Meydâni I, 6; Harîri, p. 55).

ville succomba du côté du fleuve, il ne resta plus d'espoir d'y pouvoir encore tenir, ses envieux et ses détracteurs virent leur espoir se réaliser, grâce au feu qui consuma ses galères, chassa l'espérance, réduisit au silence, enleva toute force de résistance '. Le compagnon de Yoûsof qui réduisit la ville par terre se nommait H'odayr b. Wâsnoû, et celui qui réussit du côté de la rivière était le kâ'ïd 'Aboû H'amâma, client des Benoû-Soddjoût. La situation resta indécise un petit nombre de jours, jusqu'à l'arrivée de Sîr b. Aboû Bekr b. Tâchefîn, fils du frère de Yoûsof, ' qui amena des guerriers et des troupes auxiliaires en nombre considérable. Alors dans ces quelques jours la population affolée, le cœur imbu d'inquiétude, se mit à fuir par les voies de terre ou à traverser le fleuve à la nage, à passer par les égoûts et à se précipiter du haut des murailles, dans l'espoir de se soustraire à la mort. Mais ceux qui voulaient remplir leurs engagements et qui tenaient ferme dans leur amour [pour le prince]' résistèrent jusqu'au dimanche 21 redjeb de ladite année ' où le terrible événement, le grand bouleversement (1) se réalisa au jour fixé, alors que la brèche trop grande ne pouvait être réparée ; par la rivière on pénétra dans la ville, où citadins et paysans trouvèrent la mort, à la suite d'une lutte acharnée et de grands efforts des deux parts. Quant à Mo'tamid, il se battit avec une opiniâtreté, une vaillance et un mépris de la mort qui ne peuvent être ni dépassés ni même atteints '. Voici ce que dit ce prince, à ce propos, alors que plus tard il était à gémir dans une prison d'Afrique :

[Kâmil] Quand mes larmes se furent arrêtées et que mon cœur brisé eut repris contenance : « [P. 100] Rends-toi, me dit-on, c'est le parti le plus sage ». Mais il m'eût semblé plus doux d'avaler du poison que de subir une pareille honte. Si la fortune m'enlève mon royaume, si mes troupes m'abandonnent, ma poitrine n'a pas encore livré le cœur qu'elle contient. Mon noble caractère me reste, car

(1) Expression empruntée au Koran, LXXIX, 34.

peut-on dépouiller de sa noblesse un homme de race ? Le jour où je fus attaqué par mes ennemis, je voulus les combattre sans cuirasse, et je me jetai sur eux sans autre arme défensive que ma chemise ; je m'exposais à la mort en faisant couler le sang de mes adversaires. Mais mon heure n'était pas venue (et je restai indemne) malgré mon ardent désir d'échapper à l'humiliation et à la honte. Jamais je ne me suis jeté dans la mêlée avec l'espoir d'en revenir. Ces manières de faire sont celles des anciens [Arabes], dont je suis : tel le tronc tels les rameaux (1).

La ville fut livrée au pillage et les Berbères enlevèrent aux habitants jusqu'à leurs derniers effets ; les palais de Mo'tamid furent l'objet des plus honteuses dépréda-tions, et lui-même, réduit à l'état de captif, fut forcé d'écrire à ses deux fils Mo'tadd billâh et Râd'i billâh, installés chacun dans des châteaux forts bien connus, Ronda et Mertola, que s'ils voulaient tenter la résistance personne ne se joindrait à eux. Leur vieille mère unit ses instances aux siennes, et tous les deux implorèrent leur pitié, ne leur cachant pas que la vie de toute la famille dépendait de leur soumission. Ils commencèrent par refuser de s'abaisser ainsi, dédaignant de reconnaître aucune autorité après celle de leur père ; puis ils se laissèrent toucher par la pitié et prirent en considéraiion les droits, venant à la fois (de la nature et) de Dieu, de leurs parents. L'un et l'autre, pour obéir aux préceptes divins, renoncèrent aux avantages mondains et sortirent des places fortes qu'ils occupaient, sous la foi des traités les plus sûrs, des conventions les plus sérieuses. Mo'tadd fut aussitôt dépouillé de tous ses biens [P. 101] par l'officier auquel il se rendit, tandis que Râd'i fut, sitôt sorti de son fort, traîtreusement assassiné (2), après quoi l'on fit disparaître son corps. On emmena, après les avoir dépouillés de tout, Mo'tamid et sa famille ; de toutes ses richesses, ce prince n'emporta pas même

---

(1) Cf. *Abbad.* I, 303 ; *Mus. d'Espagne*, IV, 241.

(2) Par un général nommé Guerour *(Mus. d'Esp.* IV, 242).

la moindre provision de route sur le bateau qui l'emmena en Afrique, comme s'il s'agissait d'un convoi funèbre. Il débarqua à Tanger, où il fut rencontré, pendant les quelques jours qu'il y passa, par le poète El-H'oçri (1), qui, même alors, ne renonça pas à sa déplorable habitude de mendicité éhontée et d'importunités sans fin : il lui présenta des vers qu'il avait faits autrefois à sa louange en y joignant une k'açîda nouvelle composée à cette occasion. Et à ce moment tout ce dont Mo'tamid s'était muni montait, m'a-t-on dit, à trente-six mithk'âl. Il en fit un paquet qu'il scella et y joignant une petite pièce de vers que je ne me rappelle plus et où il s'excusait de la modicité du cadeau, il lui envoya le tout. Mais H'oçri ne répondit pas à cette poésie, bien qu'il fît le vers facilement et rapidement. Ce poète, qui était aveugle, composait avec une rapidité sans pareille, mais ses vers étaient médiocres. Mo'tamid provoqua sa réponse par une poésie qui débute ainsi :

[Ramal] « Dis à celui qui a acquis la science, mais non la vraie manière de s'en servir : Il y avait dans la bourse une poésie à laquelle nous attendions une réponse. Nous t'avions accordé une récompense ; nos vers ne s'en attireront-ils pas autant (2) ? »

En apprenant ce qu'avait fait Mo'tamid pour H'oçri, les poètes à l'âme vile et les mendiants importuns se précipitèrent partout sur ses pas, et quittèrent les vallons les plus reculés pour venir le trouver. Ce fut pour le prince l'occasion de dire :

[P. 102 ; Kâmil] « Tous les poètes de Tanger et du Maghreb se sont de partout réunis dans la région de l'ouest, pour demander à un captif ce qu'il lui serait difficile d'accorder, car lui-même en a plus besoin qu'eux ; vit-on jamais rien de plus étrange ? S'il n'était retenu

(1) Aboû' l-H'asan 'Ali b. Abd el-Ghâni H'oçri, † 488, a fourni à Ibn Khallikân (II, 273) la matière d'une notice biographique (cf. *Abbad.* I, 353 ; *Çila*, p. 425 ; nº 1376 Anc. F. ar. Bibl. nat. f. 16 vº).

(2) *Abbad.*, I, 313 et 355.

par la honte et par le profond respect dû à l'honneur Lakhmide, lui-même implorerait tout comme eux. Autrefois quand on s'adressait à sa libéralité, il donnait sans compter, et quand un appel au secours retentissait à sa porte, il s'élançait aussitôt sur sa monture (1). »

Dans le même sens, il dit encore :

[Ramal] « Maudite soit la fortune, qui ne manque jamais de retirer les faveurs qu'elle accorde ! Son injustice a fait choir quelqu'un dont l'habitude était de souhaiter meilleur sort à quiconque glissait, quelqu'un devant la main (généreuse) de qui la pluie torrentielle devait rougir, et qui a dû suspendre ses bienfaits ; quelqu'un dont les libéralités étaient aussi nombreuses que les nuages violemment chassés par le vent, et qui maintenant est à râler ; quelqu'un qui restait sourd devant les mauvais propos et qui entendait les demandes inarticulées des solliciteurs. Dis à ceux qui convoitent ses dons que sa condition désespérée ne lui permet plus de satisfaire ses désirs. La seule chose dont il puisse maintenant disposer est cette prière : Puisse Dieu enrichir les solliciteurs malheureux ! (2) »

Mo'tamid séjourna donc à Tanger pendant quelques jours dans la situation que nous venons de dire. De là on l'emmena à Miknâsa, où arriva l'ordre, quelques mois plus tard, de l'envoyer à Aghmât ; il y habita avec les siens jusqu'à sa mort, qui arriva en l'an 487, d'autres disent en 488. Il était âgé de 51 ans et fut inhumé dans cette ville, où son tombeau est bien connu.

L'une des plus belles pièces composée sur la mort de Mo'tamid est,. à ma connaissance, celle d'Ibn el-Labbâna qui débute ainsi :

[Basît'] Toute chose a son temps, tout vœu a une destinée qui se réalise. La fortune, plongée dans une teinture caméléonienne, a des états aux couleurs changeantes. Nous sommes dans ses mains comme les pièces du jeu d'échecs, où l'on voit souvent le roi battu par un simple pion. [P. 103.] Ne prends souci ni de cette terre ni de ceux qui l'habitent, car maintenant la terre est vide, et il n'y a plus

(1) *Abbad.*, I, 314 et 355 ; Ibn Khallikàn, III, 196.

(2) *Abbad.*, I, 395 et 415 ; III, 184.

d'hommes (dignes de ce nom). Annonce aux habitants de cette terre qu'Aghmât recouvre le secret du monde céleste, qu'elle cache sous son ombre ou plutôt sous sa bassesse (1) celui sur qui ont toujours flotté les étendards de la gloire ; celui qui n'employait que le fer indien quand il recourait à la force, qui ne donnait pas moins de cent chameaux quand il faisait des libéralités (2). J'affirmais qu'il ne devait pas être enroulé dans les chaînes ; mais peut-on dire que les serpents sont inconnus dans les parterres ? Ce sont, me suis-je dit, des boucles de cheveux. Mais pourquoi alors ces boucles sont-elles sur ses pieds au lieu d'être sur sa tête ? C'est qu'ils ont vu en lui un lion et qu'ils ont craint ses attaques. Je les excuse, car on sait ce que sont les habitudes du lion (3).

Voici le commencement d'une élégie qu'il composa sur ces princes et où l'on trouve bien des beautés :

[Basît'] Matin et soir le ciel déplore la chute de ces éminents princes 'Abbâdides, de ces montagnes dont les bases ont été détruites et qui constituaient autant de sommets élevés sur la terre, — de ces hauteurs où les fleurs s'épanouissaient à leur gré et d'où elles ont été précipitées dans d'arides bas fonds. Dans le refuge qu'ils occupaient est entré le malheur en dépit des serpents et des lions qui en disputaient l'entrée ; dans ce temple saint que peuplaient tant d'espoirs, il n'y a plus maintenant ni sédentaire ni visiteur ! Ces lances, qui étaient celles du bonheur, le sort les a singulièrement redressées ! Ces glaives aux pointes luisantes, la main du sort en a ébréché la lame, elle les a laissés ployés et sans fourreau ! Le temps à mesure qu'il marche ne manque à aucune de ses promesses ; mais toute chose a son moment marqué ! Nombreuses sont les étoiles aux fortunés présages qui ont disparu, (je veux dire ces hommes) qui étaient autant de perles uniques de gloire ! La lumière s'éteint quand sa source de production est épuisée, la fleur se flétrit après avoir doucement vécu ! Sache, ô visiteur, que la maison aux bienfaits est vide, qu'il te faut ramasser tes bagages et réunir ce qui te reste de provisions. O toi qui espères venir habiter dans leur vallée, sache que les serviteurs en sont partis, que les semailles n'y poussent plus ! Tu as, ô voyageur, été trompé par cette route, si connue, des

---

(1) (2) Il y a dans le texte un peu de mots intraduisible.

(3) Cf. Ibn Khallikân, III, 193.

bienfaits ; cherches-en une autre, car sur celle-ci tu ne trouveras plus de guide.

On lit encore dans ce poème :

[P. 104] Puissé-je ne plus me rappeler que cette matinée où, semblables à des morts dans leurs tombeaux, ils naviguaient sur le fleuve dans leurs barques, alors que le peuple, couvrant les deux rives, s'étonnait de voir ces perles soutenues par l'écume de l'eau ! Les femmes avaient toutes enlevé leurs voiles et se déchiraient le visage comme elles auraient fait d'un vêtement de couleur. Stupéfaits ils durent se séparés et cesser la vie commune, eux qui avaient grandi ensemble ! Quand vint le moment des adieux, hommes et femmes poussèrent de grands cris à l'idée de quitter des êtres chéris. Les bateaux s'éloignèrent suivis de sanglots qui leur faisaient la conduite, et qu'on eût pris pour la cantilène du chamelier poussant ses bêtes. Que de pleurs grossirent alors la rivière ! que de causes de chagrin ces bateaux emportèrent ! Qui donc, ô descendants de Mâ's-semâ', pourrait pour moi vous remplacer, puisque la pluie *(mâ's-semâ')* elle-même se refuse à étancher la soif des altérés ? (1).

Tels sont les extraits que j'ai faits de ce poème, qui est très long. L'auteur, Ibn-el-Labbâna, porte les noms d'Aboû Bekr Moh'ammed b. 'Isa (2) et était de Denia, ville située sur le littoral de la mer Roûmi, et faisant partie de la principauté de Modjâhid, l''Amiride, et du fils de ce prince, 'Ali el-Mowaffak', dont nous avons parlé. Ibn el-Labbâna, aussi bien que son frère 'Abd el-'Azîz, était poète, mais ce dernier ne l'était pas de profession et ne faisait pas de la poésie son gagne-pain, car il était marchand de son métier. Il n'en était pas de même d'Aboû Bekr, qui vivait de ses vers et en composait beaucoup ; il les présentait aux rois, dont les

(1) Cf. Abbad. I, 59 et 137 ; III, 24 ; Ibn Khallikân, III, 192; I. Athir, X, 128.

(2) Voir sur ce poète Ibn Khallikân, II, 162; III, 188, 192-194, 197, 655 ; ms 1372 A. F. ar. de la Bibl. N. f. 63 v. ; Kotobi, II, 260 (qui le fait mourir à Mayorque en 507, de même qu'Ibn el-Abbâr, *Tekmila*, p. 145) ; Dhabbi, p. 99, etc.

cadeaux le récompensaient, et qui le plaçaient au plus haut rang. Le souffle poétique animait ses œuvres, où son beau talent savait réunir à la fois les expressions aisées et élégantes, les significations nobles et spirituelles. Il finit par s'attacher entièrement à Mo'tamid, dont il devint l'un des poètes ; mais ce ne fut que vers la fin du règne de ce prince, ce qui explique le petit nombre des pièces qu'il composa à sa louange. Malgré sa facilité et sa fécondité, ce poète connaissait médiocrement les règles relatives aux mutations des pieds, et était peu pénétré des règles de la versification ; il se fiait le plus souvent à ses facultés naturelles, à son talent instinctif. C'est ce que prouve ce qu'il dit lui-même dans une k'açida dont je donnerai un extrait en son lieu :

[P. 105 ; Kâmil] Certains ne dépensent que ce qu'ils tirent de leurs noirs grimoires ; mais moi je ne tire rien que de moi-même.

Après la déposition de Mo'tamid et son départ de Séville, Aboû Bekr mena d'abord une vie errante, puis se rendit dans l'île de Mayorque auprès de Mobachchir el-'Amiri surnommé Nâçir, chez qui il trouva honneur et considération. Il écrivit à la louange de son protecteur plusieurs pièces où il déploya tout son talent et dont l'une est écrite dans un genre que personne, à ma connaissance, n'a pratiqué ni avant lui, ni après lui : du commencement à la fin, le premier pied du premier hémistiche (çadr) constitue un *ghazal* et le dernier pied du second hémistiche forme un chant de louange (1). En voici le commencement :

[Kâmil] Sa seule apparition a fait honte à l'éclat du jour; son éclat semble emprunté à la joie (de voir) Mobachchir. Son sourire laisse voir une perle, et je me suis dit que mes éloges procurent pareil éclat (au prince). Elle parle, et son doux langage m'est aussi

(1) L'auteur se serait exprimé plus correctement en parlant, d'une manière un peu plus générale, du commencement et de la fin de chaque vers.

agréable que l'odeur parfumée du musc. Sa conversation à demi voix exerce sur moi autant d'influence que les éclats de la voix [du prince] sur la chaire élevée. Après avoir péché, j'ai demandé pardon de ma faute, et elle a agi comme il fait toujours vis à vis du pécheur repentant. Les faveurs qu'elle m'a accordées, c'est pour moi tout autant que le don que fait le [prince] au pauvre qui sollicite. J'ai mis un baiser sur ses lèvres, et je suis resté persuadé que le [prince] m'a autorisé à baiser son petit doigt. Elle a bien voulu se laisser embrasser, et je n'ai vu dans cet acte qu'un bienfait qui coûtait peu aux nobles qualités de ce [prince]. Ce qu'il faut dans le combat, c'est un lion au cœur aussi ferme que ce [prince]; ce qu'il faut dans une réunion, ce sont des sentiments aussi doux que les siens; les épées (ou *regards)* au-dessous de ses boucles, j'imagine qu'il n'y a sur terre rien de plus dur. Elle m'apparaît aussi belle sous son voile que le peut paraître à ce [prince] le guerrier revêtu de sa cotte de mailles. Si elle s'orne de sa ceinture, c'est comme quand il revêt une cuirasse qui laisse derrière soi une traînée d'ombre au lieu de poussière. Elle a cligné d'un sourcil un peu dur comme celui du [prince]; elle met un peu de l'ardeur de l'œil du [prince] dans son regard bienveillant. Du coin de l'œil, elle me fait signe, et je me figure qu'il dégaîne la lame polie de son épée. Elle dépose sur des sièges ses vêtements rembourrés semblables aux selles dont il charge les nobles et maigres coursiers. Est-elle de Râma (1) ou de Rome, appartient-elle à la race de No'mân ou à celle de César, je l'ignore; [P. 106] mais de cette fille de rois tu peux dire qu'elle descend de Kesra le Persan ou des Tobba' Yéménites. J'ai, à cause d'elle, traité en ennemis les plus distingués des miens, et je ne les ai plus regardés comme appartenant ni à mon pays, ni à ma famille : tels nous voyons les humains se transformer en une poussière grise semblable à la mie de pain trempée dans du bouillon. Quand elle m'entoure d'un charbon de sésame (خمرة), je crois voir Mars dans la main de Jupiter. On pourrait prendre ses doigts, tout couverts d'un sang vermeil, pour les glaives de Mobachchir. Sous son vêtement rayé, ce prince renferme la force d''Ali et la décision d'Alexandre.

Tel est l'extrait que j'ai fait de cette poésie. Voici un

(1) Râma est une localité d'Arabie dont le nom n'est probablement amené que par l'allitération (Merâçid, I, 456; C. de Perceval, *Essai*, II, 273).

autre poème érotique à la fois distingué et vif, où il loue ce même prince :

[Kâmil] Pourquoi ton cœur bienveillant ne s'est-il pas tourné vers moi et ne t'a-t-il pas montré un papillon qui se consume sur sa couche ? Je suis réduit sans espoir à mon dernier souffle ; je ne suis plus qu'un esprit détaché du corps. Je me noie dans les pleurs que tu me fais verser ; les larmes me submergent, et pour quel motif? Y a-t-il dans ta formule de salut une ruse cachée qui s'attache au flanc de tes vaines promesses? Tu es à la fois la mort et la vie ; ta main indifférente distribue la pluie fécondante, tout comme les ardeurs dévorantes du midi. Ta taille a la souplesse et la couleur de la lance, mais tes yeux sont bruns, tandis que le fer de la lance est bleu. On ne voit en toi qu'un bois touffu jusqu'au moment où ton roucoulement te fait reconnaître pour une colombe cendrée. O toi qui as repoussé les tentatives de me consoler que j'ai dirigées de ton côté, nulle flèche n'atteint le but aussi rapidement que tes cils. Si je disposais d'un pouvoir magique ou d'un philtre, j'insinuerais pour quelque temps l'amour dans ton cœur ; [P. 107] tu souffrirais alors, comme je l'ai fait, des tourments d'un violent amour ; tu te montrerais compatissante et douce à cause de ta souffrance même. C'est en toi qu'est mon corps et non dans sa tombe, car il ne peut (toujours) tourner les yeux vers une image. J'excuse ton fantôme puisqu'il ne procède pas par divination, de confondre ma maison et ma tombe. Tu as tari en moi toute source de vie, et tandis que mon sang coule, mon amour continue de fleurir. Ainsi palpite mon cœur, quand les étendards du prince Mobachchir viennent le couvrir de leurs plis.

Voici en quels termes ce même poème décrit les régates de l'équinoxe d'automne :

[Kâmil] Bienvenu soit l'équinoxe d'automne, que tu sais fêter avec tant d'éclat ! On voit alors voler des sirènes aux ailes noires comme celles du corbeau, tandis que les autres (embarcations) sont autant de gerfauts. On voit sur la mer une armée aussi mobile que cet élément et se déversant comme lui ; on voit les guerriers montés sur des navires aussi rapides que des chevaux vainqueurs aux courses, et dont ils remplissent l'intérieur et l'extérieur ; on voit arriver ces navires, nombreux comme des nuages, plongeant dans

l'abîme maritime et s'y dirigeant, tels que des chamelles apparaissant dans le mirage. O merveille ! jamais, avant d'avoir assisté à ce spectacle, je n'avais cru que des barques pouvaient porter de féroces lions. Les rames qu'agitent ces vaisseaux pour se diriger vers toi sont comme les cils d'un œil tourné vers l'étoile directrice, ou comme les *kalam* d'un scribe gouvernemental qui tracent de gros caractères au beau milieu de la page.

En outre de ce poème, qui renferme de nombreuses beautés, citons encore des extraits d'une de ses k'acîda amoureuses :

[T'awîl] Mon cœur est affligé et tracassé à cause de cette belle, car quelque bien gardé qu'on soit, l'amour a son heure chez les jeunes gens. Mon souffle même est si faible qu'il disparaît et cesse de se faire entendre, et pourtant mon corps est moins visible et moins bruyant encore. Mes membres sont comme morts, mais sa coquetterie est toujours vivante ; l'ardent désir que j'ai pour lui est toujours en vie, mais ma patience est morte. J'ai fait de mon cœur le fourreau de ses cils tranchants comme des glaives et qui, en dégaînant, le consument d'une ardeur sans nom. [P. 108] Quand ils veulent me quitter, mes bassesses ne peuvent les empêcher de fuir vers l'horizon ; quand, misérable, je leur raconte mes peines, ils ne répondent que par leur silence indifférent. Tout lien n'est pourtant pas rompu entre nous, car la débordante jeunesse est un champ propice au myrte (de l'amour).

Voici le début d'un très beau poème où ce poète loue Mobachchir Nâçir ed-Dawla :

[Kâmil] Dans ce clair printemps à l'atmosphère légère, contemple la splendeur du ciel et de la terre ; la rose y ressemble au meilleur vin dont le mélange avec de l'eau est comme l'essence extraite de cette fleur, où je verrais, si elle restait toujours fraîche, la joue, colorée par la pudeur, de mon ami. Que dis-je ? Nulle comparaison n'est possible entre la rose et la joue de celui dont les sentiments pour toi ne changent pas ; les qualités de la rose ne sont rien au regard des siennes, le gazouillement de l'oiseau n'est rien auprès du sien. Les mouvements de son cou, la grâce de son visage sont comme l'apparition d'une aurore parfumée de myrte. Sa rencontre pénètre

toutes les âmes d'une joie qui dure aussi longtemps que le parfum qu'il porte avec lui. La passion a fait de mon corps comme une ombre, tant il est devenu léger et se montre peu.

Deux des plus beaux vers que je me rappelle de lui sont consacrés à décrire un grain de beauté :

[Basît'] Un grain de beauté est venu orner sa joue et ne fait qu'augmenter la violence de mon amour. On dirait qu'à sa vue mon cœur a projeté du sang pour le faire se figer sur sa joue.

Ibn el-Labbâna est auteur de nombreuses et excellentes poésies que je m'abstiens de rapporter par crainte de longueur et aussi parce que ce n'est pas à ce sujet qu'est consacré le présent ouvrage. Nous n'en avons cité que ce qui était amené forcément par le fil du discours, et nous reprenons maintenant le récit des faits concernant Mo'tamid.

On m'a raconté que peu de mois avant la catastrophe qui frappa les 'Abbâdides, un homme qui était à Cordoue, vit en songe un autre homme monter dans la chaire de la mosquée, se tourner vers l'assistance et réciter en élevant la voix, ces deux vers :

[Ramal] Maintes fois on a vu des gens au faîte des honneurs faire fi de ce qu'ils avaient de plus précieux. Le destin ne s'occupa d'abord pas d'eux, mais le jour où il regarda de leur côté, il leur fit verser des larmes de sang (1).

[P. 109] Or peu de mois après arrivèrent les malheurs que l'on sait, et le destin fit, comme il vient d'être dit, verser à ces princes bien des larmes.

La situation de Mo'tamid à Aghmât était telle que ses femmes préférées et ses filles les plus chères durent se mettre à filer pour le compte d'autrui à l'effet d'améliorer un peu l'état de gêne où elles étaient réduites; elles tra-

(1) Voir *Abbad.* I, 305 et 343 ; Ibn Khallikân, III, 197.

vaillèrent (1) entre autres pour un bas officier de la garde de leur père, officier qui précédait le souverain dans les rues pour faire ranger le peuple et qui ne le voyait que dans ces sorties. La principale des femmes de Mo'tamid, mère de ses fils, étant tombée malade à un moment où le vizir Aboû' l-'Alâ Zohr b. 'Abd el-Melik b. Zohr (2), appelé pour soigner le Prince des musulmans, se trouvait à Merrâkech, le prince déchu écrivit au médecin pour le prier de venir se rendre compte par lui-même de l'état de la malade. Il reçut de lui une réponse affirmative dans laquelle il était traité avec les honneurs dûs à son rang et où, entre autres choses, il lui était souhaité longue vie. Mo'tamid dit à ce propos :

[Wâfir] Des vœux de longue vie ! Mais un captif peut-il désirer vivre ? La mort n'est-elle pas préférable à une vie qui apporte sans cesse de nouveaux tourments ! Il y en a qui peuvent chercher l'amour ; moi je ne demande que la mort. Puis-je souhaiter de vivre pour voir mes filles manquer de vêtements et de chaussures, servir la fille de celui dont le principal service était d'annoncer ma venue quand je me montrais en public, d'écarter les gens qui se pressaient sur mon passage, de les contenir quand ils encombraient la cour de mon palais, de galoper à droite et à gauche pour faire ranger l'armée que je passais en revue, de prendre soin qu'aucun soldat ne sortît des rangs ! Mais ton vœu part d'un cœur pur, il m'a fait du bien. Puisse Dieu te récompenser, Aboû' l'-Alâ ! puissent la grandeur (*'Alâ*) et les bienfaits devenir ton lot ! La pensée que tout passe fait que je regretterai moins ce que je n'ai plus.

[P. 110] Ibn el-Labbâna, pendant son séjour à Aghmât, rendit assidûment ses devoirs au prince et lui témoigna toute sa reconnaissance pour les bienfaits dont il lui était redevable. Quand il fut résolu à partir, Mo'tamid,

---

(1) La correction grammaticale de ce passage laisse à désirer ; peut-être faut-il entendre ce qui est dit là de *la* fille préférée de Mo'tamid (cf. Ibn Khallikân, III, 195 ; *Mus. d'Esp.*, IV, 274).

(2) C'est le grand père, † 525, de celui que nous appelons Aven-zoar (Ibn Khall., III, 137 ; *Çila*, p. 76).

qui l'avait vu avec plaisir, épuisa ses dernières ressources pour lui envoyer vingt *mithk'âl* et deux pièces d'étoffe, envoi qu'il accompagna de ces vers :

[Wâfir] La main d'un captif t'adresse cet insignifiant cadeau, dont l'acceptation sera la meilleure preuve de ta reconnaissance; reçois ce qu'il rougit de t'offrir, bien qu'il ait pour excuse sa pauvreté. Ne t'étonne pas du malheur qui l'accable, puisqu'on voit la lune elle-même s'éclipser. Espère, pour le voir en meilleur état, que se manifestera l'effet de sa libéralité ; car combien de blessés ses mains n'ont-elles pas remis sur pied ! que de gens d'humble condition son noble caractère a su élever ! que d'émirs la pointe de son glaive a su abaisser ! que de chaires ont vu leurs degrés les plus élevés lui adresser leurs vœux, que de trônes ont fait de même, au temps où de vaillants cavaliers se détachaient de ses côtés pour se précipiter à l'envi sur l'ennemi et le livrer à la mort destructrice ! Mais le malheur a abaissé son regard sur lui et lui a enlevé toutes ces grandeurs sans pareilles. A la félicité a succédé l'infortune, conformément à l'ordre des décrets du Tout Puissant. Que d'heureux a faits la seule volonté de ce (prince), que d'hommes sont devenus célèbres grâce à sa renommée, au temps où des rois, cherchant maintenant à se faire protéger contre les coups du sort, se disputaient à l'envi quelqu'une de ses faveurs ! Grâce aux braves (qui l'entouraient) toute appréhension était bannie, et mieux valait être auprès de lui qu'à Thabîr (1).

Mais Ibn el-Labbâna refusa ce cadeau et le retourna au prince, en même temps qu'il répondit à ses vers par les suivants :

[Wâfir] Tu as affaire à un homme d'honneur ; laisse-moi donc avec les sentiments que ressent mon cœur pour toi. Puissé-je renoncer à l'amour que j'ai pour toi et qui constitue la moitié de ma religion si jamais les vêtements que je porte recouvrent un traître ! puissé-je rester à jamais la victime du malheur si je reçois quelque chose

(1) Abbad. I, 309 et 347; III, 139 et 150; Ibn Khallik. III, 194. Les trois derniers vers (à partir de « que d'heureux.... ») paraissent être ou interposés ou transposés; leur place semble être à la suite du septième (après « .... la mort destructrice ! »). — Thabîr est le nom d'une montagne de la Mekke.

d'un captif! Je voyage, mais ce n'est pas dans un but intéressé; Dieu me garde d'une conduite si vile! [P. 111] Quand la reconnaissance, si vive soit-elle, a un bienfait pour cause, où est le mérite de se montrer reconnaissant? Comme Djadhîma la fortune t'a trompé, mais je ne serai pour toi pas moins que K'açîr (1). Ta générosité m'est mieux connue qu'à toi-même, car (souvent) je me suis mis à son ombre pour m'abriter des ardeurs (de la mauvaise fortune). Malgré tes dispositions généreuses, la médiocrité de ta situation te lie les mains. Pour pouvoir, avec peu de chose, donner beaucoup, tu recours à des ruses inspirées par tes généreux instincts. Parler de toi, c'est parler du remarquable *nab'* (2) et des magnifiques fleurs qu'il nous donne à cueillir. J'admire que, plongé comme tu l'es dans les ténèbres, tu dresses le phare dont la lumière appelle les nécessiteux. Aie patience! tu pourras me combler de joie, car (bientôt) tu monteras sur le trône, tu m'installeras au rang le plus élevé le jour où tu rentreras dans tes palais. Ta générosité dépassera alors celle d'Ibn Merwân, et mon talent, celui de Djerîr (3). Prépare-toi à reprendre ton rang, car l'éclipse n'obscurcit pas toujours la lune (4).

Mo'tamid répondit par ces vers :

[Khafif] A la fois rebelle et reconnaissant vis-à-vis de moi, il a refusé mon cadeau; son injuste conduite mérite à la fois le blâme et la reconnaissance. La crainte d'empirer mon sort lui a fait refuser mon faible cadeau; il mérite donc d'être traité durement, puisqu'il veut m'épargner des choses sans valeur. Si d'un côté je le loue, de l'autre je ne puis que le blâmer soit en pensée, soit en paroles. Puissions-nous, ô Aboû-Bekr, ne jamais manquer dans nos malheurs

---

(1) C'est-à-dire je serai pour toi un compagnon sur lequel tu peux compter. Sur les événements auxquels cette expression fait allusion, voir notamment C. de Perceval, II, 30; Meydâni, I, 424.

(2) Arbuste renommé pour la qualité des arcs et des flèches qu'on tire de son bois (*Chrestom.* de Sacy, III, 239; *Colliers d'or* de Zamakhchari, éd. Barbier de Meynard, p. 52, etc.).

(3) Le poète Djerîr était le favori du khalife 'Abd el-Melik b. Merwân, et mourut en 110; une notice lui est consacrée par Ibn Khallikân, I, 294.

(4) Cf. *Abbad.*, I, 310 et 347; III, 150; Ibn Khallikân, III, 195; *Mus. d'Espagne,* IV, 280.

d'un ami de réserve tel que toi, d'une fidélité si rare! Mais de quelle utilité peuvent être les soins d'un ami compatissant? Je meurs de misère et n'ai plus à la redouter (1).

A quoi Ibn el-Labbâna répondit :

[Khafîf] O prince illustre, généreux comme l'ondée bienfaisante, ce n'est que par respect que je t'ai renvoyé ton cadeau! A Dieu ne plaise que j'augmente la détresse d'un homme généreux qui soulagea tant de pauvres et qui lui-même se plaint maintenant de la pauvreté! Je ne veux pas par un traitement injuste augmenter ses peines; puisse le destin me trahir si jamais je trompe personne! Que n'ai-je la force nécessaire, un pilastre sur lequel m'appuyer (2), pour te montrer ma fidélité qui aujourd'hui se tient dans l'ombre! [P. 112] C'est toi qui m'as enseigné la manière d'agir des grands, si bien qu'aujourd'hui la noblesse de mes sentiments lutte avec les astres eux-mêmes. J'ai fait ainsi un marché assez avantageux pour que je puisse renoncer aux vêtements qui couvrent mon corps et ne plus m'envelopper que de gloire. Tes aimables paroles me suffisent; pourquoi chercherais-je de l'or quand je trouve des perles? Puisse la mort t'épargner et laisser ainsi en vie tous les nobles sentiments! Puisse Dieu refuser, après ta mort, une seule goutte d'eau à la terre! (3).

Voici quelques-uns des vers que Mo'tamid composa peu avant sa mort et qu'il fit écrire sur son tombeau :

[Basît'] O tombeau d'étranger, que la pluie t'arrose soir et matin! Tu as bien fait de prendre le corps d'Ibn 'Abbâd, de ce corps où se trouvaient à la fois douceur, science et générosité, de ce prince qui nourissait les affamés et abreuvait les altérés, qui, dans les combats, savait employer la lance, l'épée et la flèche; tu as bien fait de prendre le lion ardent à verser la mort impitoyable, Destin quand il s'agissait de vengeance, océan de générosité, lumière dans l'obscurité, directeur dans les assemblées. Oui, c'est bien là une justice que m'a rendue un arrêt du ciel et qui m'est venue à son heure. Avant d'avoir vu ce brancard, j'ignorais que des [hommes sembla-

(1) Voir *Abbad.*, I, 311, 350; III, 140, 150.
(2) Expression empruntée au Koran, XI, 82.
(3) Voir *Abbad.*, I, 311, 350; III, 140, 151.

bles aux] montagnes pussent s'avancer en chancelant, portés sur des montants. Traite bien celui dont la générosité t'est confiée, et l'éclair sinueux et grondant ne passera pas sans l'arroser, il versera soir et matin des larmes sur le frère dont la libéralité repose maintenant sous la terre. La rosée versera libéralement sur toi des pleurs venant d'astres qui ne lui donnèrent pas le bonheur. Puissent les grâces divines ne cesser de se répandre sans limites sur celui que tu recèles ! (1).

Mo'tamid avait un fils (2) surnommé d'abord Fakhr ed-Dawla, ' qu'il avait élevé pour lui succéder au trône et qu'il avait déclaré son héritier présomptif sous le surnom de Mo'ayyed b. Naçr Allâh. Mais la catastrophe finale l'empêcha de réaliser son projet, et les arrêts célestes arrêtèrent ses intentions.' Aussi, quelque temps après la chute de son père, se décida-t-il à aller au *soûk'* et à apprendre le métier d'orfèvre. Mohammed b. el-Labbâna, le poète de son père cité plus haut, étant venu à passer auprès de lui, dit à ce propos :

[Basît']. La situation misérable où nous te retrouvons perce le cœur de chagrin, arrache à l'œil des larmes de sang. Les perles du collier de nos souhaits se sont éparpillées, notre appui le plus solide nous fait défaut. [P. 113] Que nous te plaignons, ô Fakhr el-Hoda ! Quel affreux malheur s'est abattu sur quelqu'un qui avait un si haut rang ! Te voilà le cou pris dans les vicissitudes du sort, toi qui nous as si souvent passé au cou le collier des bienfaits ! D'un palais semblable à celui d'Irem tu as passé dans la boutique de l'adversité (3). Tu emploies maintenant à remuer des outils d'orfèvre des mains qui ne savaient que répandre des dons et se servir de l'épée et de la plume. J'ai vu le temps où tu tendais ta main à baiser et où tu aurais méprisé les Pléïades elles-mêmes si elles avaient pu donner un baiser. O orfèvre à qui les plus hautes dignités servaient autrefois de bijoux et que paraient tous les ornements ! Je ne serai pas plus

---

(1) Voir *Abbad.*, I, 307, 342; III, 137, 149 ; *I'lâm* d'Ibn Khatî'b fol. 138.

(2) D'autres disent un petit-fils (*Abbad.* I, 372 ; Ibn Khallik. III, 197).

(3) Allusion au Koran, LXXXIX, 5-7 et LXIX, 4.

épouvanté d'entendre les anges souffler dans les trompettes du jugement dernier que de te voir maintenant occupé à souffler sur le charbon. J'eusse préféré que mes yeux, plutôt que de voir pareil spectacle, en fussent réduits à se plaindre de leur cécité. Mais la fortune, en t'abaissant, n'a pu t'avilir ni diminuer la noblesse de ton caractère. Brille par tes belles qualités comme une étoile, si tu ne peux briller comme la lune ; reste à la hauteur d'une colline si tu ne peux t'élever comme une montagne! Sois patient, car souvent on a à s'applaudir d'une issue désespérée ; à supporter patiemment ce qu'on ne peut éviter, on est loué quand les circonstances difficiles sont passées. Je le jure, les étoiles devraient, si elles te traitaient avec justice, s'éclipser ; les nuages devraient, s'ils t'étaient fidèles, verser des pleurs abondants. Ton histoire devrait faire pleurer jusqu'aux perles, auxquelles tu ressembles par ta famille, ton langage et ton sourire. Plus d'un brillant parterre s'est dépouillé de ses fleurs par suite de la jalousie que lui inspirent tes brillantes qualités, par lesquelles tu lui ressembles. Le myrte d'abord florissant s'est flétri quand il a vu dépérir l'éclat que tu avais commun avec lui. La fortune s'est montrée sans pitié pour ton mérite ; puisse-t-elle aussi n'en montrer aucune à quiconque ne te plaint pas ! Ta sœur, l'aurore, a beau monter à l'horizon avec le soleil brillant de lumière, elle reste sans éclat tant que tu restes dans l'obscurité (1).

Le peu de renseignements que nous venons de donner sur l'histoire de Mo'tamid et les faits s'y rattachant, bien qu'étrangers à notre sujet, ont été amenés par notre désir de prouver ce que nous avons avancé touchant son mérite, sa culture littéraire et sa préférence pour ce genre de connaissances ; nous avons aussi voulu relier entre eux les faits antérieurs de l'histoire d'Espagne et ceux qui concernent les Almoravides et Yoûsof b. Tâchefîn ; un troisième motif, enfin, a été de montrer comment Mo'tamid était tombé de la célébrité dans l'obscurité, d'une haute à une basse situation, [P. 114] d'une généreuse prodigalité à un état de gêne, et de faire ressortir l'une des nombreuses leçons que nous donne la fortune, l'un de ces avertissements qui font

(1) Voir Ibn Khallikân, III, 197 ; *Abbad.* I, 321, 372 ; III, 162.

que le sage tient pour peu de chose les biens de ce monde.

Yoûsof b. Tâchefîn devint le maître absolu de l'Espagne sitôt qu'il se fut emparé de Mo'tamid, qui était le principal chef de ce pays, le prince le plus puissant, la grosse perle de ce collier. Les troupes du vainqueur envahirent les diverses principautés les unes après les autres, si bien que toute la Péninsule reconnut leur autorité. Dans les premiers temps, ils montrèrent à châtier les ennemis, à défendre les musulmans et à protéger les frontières, un zèle qui fit croire à leur sincérité et qui remplit de joie tous les cœurs; la population les en aima davantage, et la crainte des rois chrétiens s'augmenta d'autant. Cependant Yoûsof b. Tâchefîn envoyait sans cesse des corps de troupes et de cavalerie et ne manquait pas de répéter à chacune de ses audiences les propos suivants et autres analogues : « Délivrer la Péninsule des chrétiens, tel a été notre seul but quand nous avons vu d'une part qu'ils en étaient devenus presque entièrement les maîtres, et d'autre part quelle était l'incurie des princes musulmans, leur peu d'ardeur à faire la guerre, leurs dissensions intestines, leur amour du repos; chacun d'eux n'avait d'autre souci que de vider des coupes, d'entendre des chanteuses, de passer sa vie à s'amuser. Pour peu que je vive, je saurai rendre aux Musulmans toutes les provinces que leur ont prises les chrétiens pendant cette calamiteuse période, je les remplirai, pour combattre nos ennemis, de cavaliers et de fantassins qui ignorent le repos, qui ne savent ce que c'est que de vivre mollement, qui ne songent qu'à dresser et entraîner leurs chevaux, qu'à soigner leurs armes, qu'à se précipiter à l'appel qu'on leur adresse. » Ces propos parvinrent aux oreilles des chrétiens, dont la crainte augmenta et dont l'espoir de conquérir les territoires musulmans et même celui de garder ce qu'ils avaient, diminua. Quand Yoûsof eut conquis la Péninsule hispanique et que celle-ci tout entière lui obéit

sans conteste, on le plaça au nombre des rois et il mérita le titre de sultan ; lui et les siens reçurent le nom de *Morâbit'oûn* (Almoravides) [P. 115], et ce prince ainsi que son fils furent classés parmi les rois les plus puissants, car l'Espagne est la (vraie) capitale, le centre du Maghreb el-Ak'ça, la source de ses mérites ; la généralité des gens de talent de toute sorte en tirent leur origine et sont regardés comme lui appartenant ; ' c'est dans ce pays que se lèvent les soleils et les lunes des sciences, il est le centre et le pivot des talents ; nul climat n'a de température plus égale, un air plus pur, des eaux meilleures, des plantes plus odorantes, des rosées plus abondantes, des matinées plus agréables, des soirées plus douces. '

[Basît'] Mon cœur s'échappe de ma poitrine, tant il désire ce pays et ses habitants. Parler d'eux est aussi doux pour moi que de cueillir une rose : mais sera-t-il aussi doux de les rencontrer que de cueillir le myrte ?

Les plus remarquables des savants espagnols de tous les genres se rendirent auprès du Prince des musulmans, si bien que sa cour ressemblait à celle des Abbassides à leurs débuts, et que ce prince et son fils étaient entourés d'une telle affluence des plus remarquables secrétaires et littérateurs que jamais aucun siècle ne vit pareille chose. Parmi les secrétaires de Yoûsof était celui qui avait rempli cet office auprès de Mo'tamid 'ala'llâh, je veux dire Aboû Bekr connu sous le nom d'Ibn el-K'açîra (1), qui était des plus éloquents et le maître incontesté de l'art de la rhétorique ; fidèle à la manière des secrétaires d'autrefois, il recherchait les expressions élégantes et le sens propre, sans verser dans l'habitude moderne de la prose rimée ; tout au moins emploie-t-il

(1) Sur Aboû Bekr Moh'ammed b. Soleymân b. el-K'açîra, voir la *Çila*, p. 512 ; *Abbad.* I, 81 ; le ms 1376, Anc. F. ar. de la Bibl. nat., f. 107 v°.

celle-ci si rarement qu'on le lui pardonne sans peine. J'ai vu de lui plusieurs missives écrites au nom de Mo'tamid et qui confirment mon dire, mais ma mémoire ne m'en rappelle plus aucune.

Après Aboû Bekr, Yoûsof ou son fils (1) eut aussi comme secrétaire l'illustre vizir Aboû Moh'ammed 'Abd el-Medjîd b. 'Abdoûn, dont nous avons assez parlé pour n'avoir pas besoin de nous répéter ici. Avant d'occuper le poste de secrétaire auprès de l'un ou l'autre de ces deux princes, Ibn 'Abdoûn remplissait les mêmes fonctions auprès de l'émîr Sîr b. Aboû Bekr b. Tâchefîn, qui conquit Séville sur Mo'tamid 'ala'llâh, et dont il ne quitta le service que quand le Prince des musulmans l'attacha au sien. [P. 11] Voici l'épître par laquelle il fit part à ce dernier, au nom de Sîr, de la conquête faite par ce général de la ville de Santarem, puisse Dieu nous la rendre ! « Veuille Dieu faire durer le règne du Prince des musulmans, du protecteur de la religion Aboû 'l-H'asan 'Ali b. Yoûsof b. Tâchefîn, dont les étendards flottent pour protéger la religion, dont les ordres écrits parviennent aux sept climats ! Cette lettre vient de l'intérieur de la ville de Santarem, car Dieu vient de nous la faire conquérir, grâce à ta bonne conduite et à l'esprit qui t'anime à l'égard des musulmans. A Dieu, le seigneur des mondes soient des louanges qui absorbent tous les mots exprimant cette idée et dont l'intelligence ne puisse rien concevoir, louanges incomparables et indéfinissables, que ne peuvent mesurer ni comparaison ni conjecture, par excès d'exclusion ou de compréhension ; qu'aucune des deux mains, soit en lettres soit en chiffres, ne peut exprimer ; que nulle borne ne peut contenir, à laquelle l'éternité ne peut mettre de fin, dont aucun chiffre ne peut faire le compte, qu'on ne peut commencer sans être forcé de toujours les poursuivre ! Sur son serviteur

(1) C'est d''Ali b. Yoûsof qu'Ibn 'Abdoûn devint secrétaire (Dozy, *Commentaire historique sur le poème d'Ibn 'Abdoun*, p. 2).

Moh'ammed, à qui il a confié sa révélation, qui a publié ses ordres et ses défenses, ordonnateur de son peuple, imâm des imâms, le meilleur des Adamites, la gloire du monde et des humains, nous faisons des prières parfaites, nous adressons des souhaits complets qui s'épanouissent comme la fleur sortant de son calice et qui se répandent comme l'odeur du musc dont le flacon est débouché. Il a proclamé l'unité de Dieu, a fait connaître à la fois ses promesses et ses menaces ; il a publié et mis au jour la vérité, il a averti et dirigé toutes les créatures, [P. 117] sauf celles que marquaient les paroles de réprobation et à qui les décrets divins assignaient le malheur. A sa religion, le Tout Puissant — que ses noms soient glorifiés, que sa grandeur soit exaltée ! — a donné la suprématie sur toutes les autres, en dépit de la Croix et malgré la résistance des idoles ; il a pour nous réalisé ses promesses, il nous a secourus du vivant du Prophète et après sa mort, il a rendu cette Péninsule à l'Islâm d'abord désuni et déchiré, il a détruit les bornes milliaires que le polythéisme avait d'abord établies et fixées, il a expulsé de leurs forts et livré à nos mains les chrétiens infidèles, que nous tenons par les pieds et par les cheveux.

« La forteresse de Santarem — puisse Dieu faire durer l'empire du Prince des musulmans ! — était un des repaires les mieux fortifiés des polythéïstes, un des plus solides forts dirigés contre les musulmans. D'après ton plan que nous avons suivi, sous ta direction qui nous a suffi, nous n'avons cessé de tenter d'extraire cette épine, de dégrossir cette souche, de nous y reprendre à plusieurs fois, de nous hâter avec (une sage) lenteur, de détruire successivement ses plus braves guerriers, de dévorer petit à petit ses plus vaillants héros, de nous plonger dans les abîmes de la lutte et les mers de la mêlée, jusqu'à ce que nous ayons abattu leurs corps et pris leurs âmes ; nous n'avons cessé d'offrir leurs têtes aux pointes de nos lances et leurs âmes aux feux de la

géhenne, de les livrer grâce au tranchant de nos glaives Yéménites à l'ardeur des flammes, de soulever à force de zèle et d'ardeur le voile de leur vile astuce, d'aplanir grâce à nos prières au Dieu éternel et tout puissant la hauteur de leur orgueilleuse puissance. Quand nous vîmes que cette fortesse, célèbre entre toutes et dont l'emplacement domine la région, était gravement malade et ne pouvait plus guérir, nous nous enquîmes auprès de Dieu si nous devions l'attaquer; nous lui demandâmes avec ferveur de faciliter notre dessein et de ne pas nous laisser livrés à nos propres forces, encore que nos vies soient vouées à défendre son culte et consacrées à faire pour Lui ce qui plaît comme ce qui répugne. [P. 118] Nous fîmes alors une attaque désespérée à un moment où toutes les routes étaient fermées et où, grâce à la puissance divine, nul stratagème ne pouvait réussir aux assiégés, à l'heure où la Fortune souriante découvrait ses dents crochues et où, sortie des marais et des torrents, elle marchait d'un pas assuré. Alors nous nous installâmes dans l'enceinte de cette ville, en un jour de malheur pour ses habitants; avec l'âpreté au gain du mercenaire qui fait ses comptes, nous les attaquions sans cesse, sans leur donner d'autre délai que celui qu'accorde l'homme respectueux observateur des ordres de Dieu; dans toutes les directions, nous faisions piller par nos troupes, qui se précipitaient les mains vides sur les vaincus et nous revenaient lourdement chargées; aussi la terreur remplissait-elle le cœur des ennemis, et les richesses les mains de nos amis. Nous fîmes vendre les captifs et les dépouilles à portée de la vue et de l'ouïe des habitants des deux sexes, ce qui calma d'autant leur violence et ralentit leur ardeur. Lorsqu'ils se furent réfugiés dans les étroites cachettes que leur laissait notre poursuite, que la perdition les eut plongés dans la mer de ses terreurs, que l'affliction se fut emparée d'eux, que le décret de la colère divine eut manifesté les bouillonnements de sa colère, quand

la nuit de leur malheur n'eut plus d'aurore à attendre et que leur adversité n'eut plus à espérer de porte de sortie, — alors ils préférèrent l'humiliation à la mort, la soumission à l'esclavage; ils aimèrent mieux livrer leurs femmes et leurs enfants, se soustraire aux plis du linceul funéraire et aux secrets du tombeau, si pénibles que fussent les conditions (1). La mort, nous l'avons dit, avait atteint les plus braves de leurs chefs, les plus vaillants de leurs cavaliers; il ne restait plus qu'une poignée d'hommes, une faible troupe de gens de rien dont la vie ne pouvait nuire à aucun fidèle, dont le salut ne pouvait réjouir aucun infidèle. Alors, leur épargnant une mort qui eût été préférable, nous les livrâmes à la honte de l'abjection, les tirant des épreuves du siège, nous les livrâmes à l'avilissement de la captivité; nous consentîmes à leur demande d'avoir la vie sauve, après qu'ils nous eurent fait humblement transmettre leur rançon par leurs émissaires; [P. 119] nous oubliâmes leur conduite antérieure en considération de leur conduite présente; nous leur pardonnâmes pour suggérer ce qu'ils doivent faire à ceux qui, ayant suivi leur mauvais exemple, seront bientôt, avec la permission divine, assiégés par nous.

« La forteresse au solide emplacement de laquelle nous sommes parvenus et que nous avons réduite, constitue une ville de la plus grande étendue et d'une fertilité depuis longtemps établie, constante et régulière; elle ignore la disette ni rien qui y ressemble. Elle élève ses sommets plus haut que les Pléiades et plonge ses solides fondements dans le sous-sol; ses fleurs rivalisent d'éclat avec les astres célestes, elle glisse ses secrets dans l'oreille même d'Orion. Les endroits où tombe la pluie, qui partout ailleurs sont de couleur poussiéreuse ou grise, sont ici brillants et d'une humidité luisante;

---

(1) Sur l'expression du texte « la gorgée du menton, » voir Meydâni, II, 200; Abdallatif, éd. de Sacy, p. 390.

les lieux où se projette la lumière du soleil levant, qui ailleurs sont d'un noir tremblotant, sont ici d'un éclat lumineux et intense. Elle avait pu autrefois résister à un grand empereur, qui l'assiégea avec des troupes plus innombrables que les gouttes de pluie, qui voulut s'en emparer à l'aide d'auxiliaires plus nombreux que les vagues de l'Océan ; mais elle refusa obstinément de lui obéir, elle s'opiniâtra à se soustraire à son autorité, elle se raidit contre lui comme on se raidit contre un malheur. Mais Dieu, qu'il soit exalté ! nous a rendus maîtres de ses sommets, il a en notre faveur fait descendre de ses tours les cavaliers qui les défendaient. »

Parmi ses épîtres familières, en voici une qu'il adressa à Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed b. Aboû 'l-Khiçâl (1) pour lui demander son amitié et lier avec lui des relations de fraternité. « Vis-à-vis de mon puissant soutien, dont Dieu éternise la gloire ! je suis comme l'exilé courbé sous la peine et réfugié dans un bas fond du Tihama, ignorant qu'il est de son vent stérilisant et de sa chaleur intolérable, dans cette région dont le mirage asphyxiant et la sécheresse brûlante le plongent dans un bain chaud, [P. 120] et dont l'intense ardeur le mettrait aux portes du tombeau si le Miséricordieux ne le rafraîchissait de sa générosité ; il se réfugie alors sur quelqu'une des collines pour demander aux montagnes de Fârân le souffle rafraîchissant de leur zéphyr et, par l'intermédiaire du Nedjd, puiser dans son haleine une fraîcheur qui lui procure une ardeur extatique ; alors il retrouve force et vigueur grâce aux aspirations répétées qu'il fait de ce zéphyr léger et humide. Mon intention n'a pas été, en te parlant comme j'ai fait, de t'enlever le mérite d'avoir commencé, car je me suis borné à faire de l'imitation et à suivre la direction : j'ai voulu m'éclairer à tes

(1) Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed b. Mas'oûd b. Aboû'l-Khiçâl, † 540, est l'objet d'une notice de Dhabbi, p. 121 ; ms 1376 anc. F. ar. de la Bibl. nat., f. 144.

lumières, faire descendre de ton ciel des astres qui me guident dans les profondes ténèbres où je me trouve, ou des étoiles filantes qui me protègent contre ceux qui veulent surprendre ce que je dis (1).

« Si la colonne qui me sert d'appui daigne me retourner une réponse, je confondrai, à l'aide de ce qu'elle m'aura fait parvenir, la colombe et son roucoulement, les Ançâr et leur poète H'assân (b. Tâbit), les saisons et leur mois de printemps, les T'ayyites et leurs [poètes] Welîd (2) et Habîb (3), les Sa'dites et leurs [poètes] Khâlid et Chebîb, j'arriverai dans ma joie jusqu'à la poche de Mokhârik lui-même (4), grâce à la vivacité que j'en aurai reçue, à l'allégresse que cela m'aura procurée ; je disputerai à Aboû l'-'Atâhiya (5) la palme que lui ont value ses longs vers si connus, ses vers courts si joyeux, je rejetterai loin de moi les chants d'"Abîd (6), je me détournerai dédaigneusement des poésies de Lebîd (7), j'appliquerai aux hommes éloquents de notre temps le proverbe qui stigmatise les chameaux d'Égypte ; je dirai « voilà les Benoû Kâra ; défiez-les au tir, mais rendez-leur justice (8);

---

(1) Allusion au Koran, LXVII, 5 : les étoiles filantes sont lancées des cieux contre les démons, qui veulent surprendre ce qui se dit et ce qui se fait au ciel.

(2) Welîd b. 'Obeyd Bohtori, + 284, est le poète dont parle Ibn Khallikân (III, 657) et qui compila une *H'amâsa* ou anthologie à l'imitation de celle, plus connue, d'Aboû Temmâm H'abib b. Aws, + 231 ; la biographie de ce dernier figure dans Ibn Khallikân, I, 348.

(3) Il semble que ces deux poètes doivent être ceux dont parle l'*Aghâni* (XIX, 52 et XI, 93).

(4) L'avarice de Mokhârik, surnommé Màdir, a donné naissance à un proverbe rapporté par Meydâni (I, 190).

(5) Ce poète mourut en 211 (*Chrest.* de Sacy, I, 34 ; Ibn Khall., I, 202 ; *Aghâni,* III, 126).

(6) Il est parlé de ce poète dans C. de Perceval (*Essai*, II, 105), sous le nom d'Obayd. La lecture Abîd est fixée par l'allitération du passage ci-dessus.

(7) L'auteur d'une des Mo'allak'ât.

(8) Allusion au proverbe expliqué par Meydâni (II, 257).

voilà l'art suprême, atteignez-y ou du moins parcourez la moitié de la carrière. » Et pourtant, les éclatantes perles géminées (de son style) ne sont pas encore livrées à mon coffret, ses brillantes étoiles ne sont pas encore arrivées jusqu'à la mansion où je suis ; ma main n'a pu encore cueillir ses fruits, mon œil jusqu'à ce jour a été privé de l'éclat de ces (étoiles). La parcimonie (d'Aboû'l-Khiçâl) à m'accorder une perle venant de ses trésors ou une insufflation de sa magique (éloquence), [P. 121] me fait hésiter entre deux suppositions de la vérité desquelles je n'ai ni soupçon ni certitude. Ou bien, me suis-je dit, mon nom lui est venu à l'esprit, mais ne me voyant ni parmi ses pareils ni dans son pays, il aura pensé : « Qu'ai-je de commun avec un tel ? Est-il autre chose qu'un homme d'Occident, encore qu'il se croie de pure race arabe, et l'Occident n'est-il pas, au regard des autres contrées, une simple glose placée entre les lignes ? » — Ou bien peut-être pense-t-il (ce que nulle intelligence ne peut admettre) : « Je vois, mieux que Zark'â elle-même (1), qu'un tel dépasse par sa gloire le griffon même. » Peut-être répète-t-il le vers d'Aboû' l'Alâ b. Soleymân, le poète de Ma'arrat en-No'mân (2) :

[Wâfir] « L'ank'â (griffon) est, à mes yeux, trop grand pour qu'on se livre à cette chasse. »

« Je le jure par le printemps pluvieux et les réunions amicales qu'amène cette saison, par les vergers florissants et aux teintes diverses, par le bonheur de la jeunesse, par le pouvoir de l'archet, par les distiques les mieux composés, par les flacons et leur contenu, — et de plusieurs de ces choses par lesquelles je jure je n'ai

(1) Zark'â el-Yemâma était réputée pour l'excellence de sa vue, qui était assez perçante pour apercevoir les objets à plusieurs journées de marche (C. de Perceval, I, 100).

(2) Le poète Aboû'l-'Alâ Ah'med Tenoûkhi, 363-449 Hég., est l'objet d'une notice d'Ibn Khall., I, 94 ; cf. *Chrest.* de Sacy, III, 89.

pas la libre disposition — je jure, dis-je, que mon nom est pour les gens éloquents et intelligents la même chose que le nom de l'Ankâ, c'est-à-dire un nom qui ne désigne rien, un vocable sans signification. Que diras-tu de moi ? Cette lettre n'est-elle pas le courrier qui précède l'éloge ou le blâme que tu vas m'adresser, qui décidera mes soupçons ou qui me soustraira aux amulettes de ma folie ? C'est elle qui, par la réponse (qu'elle provoquera), va décider souverainement si mon opinion est fausse ou non. Que sur mon soutien glorieux et sur mon imâm soient mes salutations les plus abondantes et les plus humbles, les plus copieuses et les plus promptes, l'obéissance la plus complète et la plus générale, ainsi que la miséricorde et les grâces divines. »

Le vizir Aboû 'Abd Allâh lui répondit par une épître sans pareille dans son genre et où tout était entièrement neuf, bien qu'elle sente un peu la recherche : elle est connue sous le nom de *H'awliyya,* et sa longueur m'empêche de la reproduire ici. Ibn 'Abdoûn [P. 122] est aussi l'auteur d'œuvres remarquables, ' devenues dans nos pays d'une célébrité proverbiale et dont on parle aussi souvent que des vents du midi ou du nord ' (1).

Le Prince des musulmans Yoûsof ne cessa pas, comme nous l'avons dit, de rechercher la guerre contre les infidèles, d'accabler les rois chrétiens et de poursuivre tout ce qui pourrait être utile à l'Espagne, jusqu'au moment de sa mort, survenue dans le cours de l'an 493 (2). Il eut pour successeur son fils 'Ali b. Yoûsof b. Tâchefîn, qui prit comme son père le titre de Prince des musulmans et nomma ses partisans Almoravides (*morâbit'oûn*). A l'exemple de son père, il s'occupa surtout de faire la guerre sainte, de terrifier l'ennemi et de protéger son propre territoire. Sa manière de faire était bonne, et ses

---

(1) Cf. Hoogvliet, *Specimen.... de regia Aphthasidarum familia,* p. 138-151.

(2) Lisez, en 500 (voir l'*Hist. des Berbères,* II, 82).

pensées élevées ; ami de la continence et ennemi de l'injustice, il méritait plus de figurer parmi les ascètes et les ermites que parmi les princes et les conquérants, et accordait toutes ses préférences à ceux qui s'occupaient de l'étude des lois et de la religion. Pendant tout son règne il ne trancha pas une affaire sans en référer aux hommes de loi *(fak'îh)* ; quand il investissait un juge, il ne manquait pas de lui recommander de ne rien décider, de ne rendre aucune sentence, qu'il s'agît d'affaire importante ou non, en dehors de la présence de quatre *fak'îh*. Aussi cette dernière classe d'hommes acquit-elle de son temps une importance beaucoup plus grande que dans la période écoulée depuis la conquête de l'Espagne ; les affaires des musulmans dépendaient d'eux et les jugements, qu'il s'agît de choses importantes ou minimes, étaient rendus par eux. Cette situation dura pendant tout ce règne, et comme les hommes les plus considérables les fréquentaient, les *fak'îh* acquirent de grandes fortunes et firent des gains considérables. C'est à quoi fait allusion Aboû Dja'far Ah'med b. Moh'ammed, connu sous le nom d'Ibn el-Binni (1) et originaire de la ville de Jaën en Espagne :

[Kâmil] Hypocrites ! vous avez gagné la considération dont on vous entoure à la façon du loup qui s'avance dans les ténèbres de la nuit commençante. La doctrine de Mâlek vous a rendus maîtres de ce monde, vous vous êtes servis du nom d'Ibn el-K'âsim (2) pour vous partager tous les biens ; grâce à Achhab (3) vous montez des

---

(1) On trouve quelques renseignements sur ce poète dans Ibn Khallikân, IV, 472 et 478 ; ms. 1376 Anc. F. ar. de Paris, f. 189 ; *Mat'mah' el-anfous*, p. 91.

(2) Aboû 'Abd Allâh 'Abd er-Rah'mân b. el-K'âsim, † 191, est un disciple de l'imâm Mâlek, aussi connu peut-être que son maître ; il colligea la *Modawwana,* recueil fondamental des doctrines mâlekites, Ibn Khallikân (II, 86) entre autres parle de lui.

(3) Aboû 'Amr Achhab b. 'Abd el-'Azîz, † 204, est un autre disciple de Mâlek et devint après Ibn el-K'âsim le chef des Mâlekites en Égypte (Ibn Khallikân, I, 223). Le texte joue sur ce nom et sur celui d'Açbagh d'une manière intraduisible.

chevaux blancs, qui, par la vertu du nom d'Açbagh (1) ont été teints (ou désignés) pour vous servir ici-bas.

[P. 123] Dans ces vers, Aboû Dja'far n'a voulu désigner personne autre que le k'âd'i de Cordoue, Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed b. H'amdîn, qu'il a visé en ces termes. Plus tard il le désigna nominativement dans des vers satiriques qui débutent de la sorte :

[Motak'ârib] O antéchrist, voici le moment de la résurrection ; soleil, lève-toi à l'occident ! Ibn Hamdîn voudrait qu'on lui demandât justice, à lui qui est plus éloigné d'un acte de générosité que du ciel même ! Quand on le prie d'appliquer le droit coutumier, il se gratte le derrière pour bien affirmer sa prétention taghlébite (2).

Ce poète a fait encore d'autres vers de ce genre. Il faut savoir que le k'âd'i Aboû 'Abd Allâh b. H'amdîn descendait des Taghleb b. Wâ'il.

Nul n'avait accès auprès du Prince des musulmans ni n'avait sur lui quelque influence que ceux qui connaissaient la science du droit pratique d'après la doctrine Malékite. Aussi les traités de cette école étaient alors en faveur et servaient de guides, à l'exclusion de tout ce qui n'en était pas, si bien qu'on en vint à négliger l'étude du Saint Livre et des traditions *(hadîth)* ; aucun homme célèbre de cette époque ne s'est entièrement occupé de ces deux genres d'études, et l'on allait alors jusqu'à traiter d'impie quiconque s'adonnait à l'une ou l'autre branche de la philosophie scolastique. Les *fak'îh* de l'entourage du prince vilipendaient cette science, affirmaient la répugnance qu'avaient pour elle les premiers musulmans (3) et le soin qu'ils mettaient à éviter quiconque

---

(1) Açbagh b. el-Faradj est un célèbre jurisconsulte mâlekite, † 225, et élève d'Ibn el-K'âsim (Ibn Khall. I, 224).

(2) Peut-être faut-il rapprocher cette expression du proverbe « Rien ne me gratte le dos aussi bien que ma main », pour signifier qu'on n'a confiance en personne (Meydâni, II, 602).

(3) Sur le sens précis du mot سلف voir *Chest.* de Sacy, I, 156, et le *Dict. of the technical terms*, p. 676.

en avait quelque teinture; c'était, ajoutaient-ils, une nouveauté introduite dans la religion et dont le résultat était souvent pour ses adeptes une altération dans la foi. Ces discours et autres semblables implantèrent dans l'esprit du prince la haine de la théologie et de ceux qui s'y adonnaient, de sorte qu'à chaque instant il envoyait dans le pays des défenses sévères de l'étudier et des menaces à l'adresse de ceux chez qui on trouverait n'importe quel traité sur ce sujet. Quand les ouvrages d'Aboû H'âmid Ghazzâli (1) pénétrèrent dans l'Occident, le prince les fit brûler et menaça de la peine de mort et de la confiscation des biens quiconque serait trouvé détenteur de quelque fragment de ces livres; les ordres les plus sévères furent donnés à ce sujet.

Dès le début de son règne, 'Ali b. Yoûsof ne cessa pas d'attirer auprès de lui les principaux secrétaires d'Espagne et le fit avec assez de soin [P. 124] pour qu'on les vît autour de lui plus nombreux qu'ils n'avaient été chez aucun autre prince. Tels étaient Aboû'l-K'âsim b. el-Djadd, connu sous le nom d'Ah'dab et qu'on cite parmi les hommes éloquents; Aboû Bekr Moh'ammed b. Moh'ammed, connu sous le nom d'Ibn el-K'abt'ourna; Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed b. Aboû'l-Khiçâl et son frère Aboû Merwân (2); Aboû Moh'ammed 'Abd el-Medjîd b. 'Abdoûn, et bien d'autres hommes célèbres qu'il serait trop long de citer. L'un de ceux qui avaient le plus d'influence et d'autorité auprès de lui était Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed b. Aboû'l-Khiçâl (3), et c'était justice, car il a été le dernier secrétaire (digne de ce nom) et l'homme qui a le mieux connu les belles lettres, en outre de la plus profonde science dans le Korân, les traditions,

---

(1) Il s'agit du célèbre auteur de l'*Ih'yà 'oloûm ed-dîn*, † 505, dont le frère Ah'med, † 520, est également connu. On écrit aussi Ghazâli (Ibn Khallikân, II, 621; I, 79).

(2) Il figure dans le ms 1376, Anc. F. ar. de Paris, f. 204.

(3) Cf. Hoogvliet, *l. l.*, p. 152; ci-dessus, p. 193.

la *sonna* et les branches annexes. Voici des fragments que je tire d'une lettre écrite par lui en réponse à la demande que lui avait adressée un de ses amis d'un spécimen de son style; cet ami, c'était Aboû'l-H'asan 'Ali b. Bessâm, l'auteur de la *Dhakhîra* (1) :

« De la part du seigneur dominateur, du maître éminent — puisse Dieu le combler de ses faveurs, de même qu'il lui a privativement accordé le talent ! — j'ai reçu l'écrit éloquent et la demande qu'il y formule. Si le briquet était resté entre ses mains sans étincelle, que son début fût resté l'œil somnolent, que son expansion eût été restreinte, qu'il y eût eu fraude dans le contrat avantageux [pour lui qu'il veut conclure], — je m'en serais tenu en ce qui le concerne à ce que je puis le mieux faire, et j'aurais gardé mon secret. Mais le souffle de sa magique (éloquence) rend l'ouïe aux sourds et abaisse les puissants (2), fait d'un indompté un animal docile et doux, transforme les rochers eux-mêmes en producteurs d'un lait abondant. Sitôt que ses premières lignes me sont arrivées et que son appel a frappé mon oreille, je me pris à réfléchir, [P. 125] tandis que mon cœur se débattait entre la confiance et la défiance. Alors j'expulsai de leurs tanières des bêtes sauvages, dont la fuite, soulevant la poussière sur celui qui les pourchassait, s'opérait au hasard et dans toutes les directions ; je m'aperçus alors que ce troupeau se composait d'excitation et de crainte, (d'espoir) de réussite et d'hésitation, si bien que la réflexion me désespéra et que les nuées (grosses de promesses de pluie) déçurent mon espoir; il ne resta qu'un faible nuage sans effet utile, qu'une

---

(1) Sur l'auteur de cette anthologie poético-historique, voir notamment le *Journal asiatique*, février 1861. Le quatrième et dernier volume de cet ouvrage paraît être perdu (Cat. des mss arabes de Paris, nos 3321 et s.).

(2) Je donne au mot اعصم, pl. عصم, un sens qu'autorise la signification de la racine.

mauvaise monnaie d'un usage impossible. Comment un homme tel que moi, sans talent naturel et n'ayant acquis que d'imparfaites connaissances, pourrait-il parler avec éloquence et écrire avec grâce? Si les vestiges de l'art de l'éloquence n'avaient disparu, si la poussière ne les avait envahis, un homme comme moi n'y aurait certes pas eu de part et n'eût réalisé sur ce marché aucun bénéfice; mais ce n'est plus maintenant qu'un champ désolé, une arène envahie par les ignorants. Ainsi agit, à l'égard des hommes, la sagesse divine, qui leur répartit des moyens d'existence variables. Pour moi, puisse Dieu te glorifier! j'estime la valeur de la *Dhakhîra* bien supérieure à celle des extraits publiés récemment, je crois qu'elle a atteint son extrême limite et s'est revêtue de tous ses ornements (1). Mais je crains que l'érosion n'attaque ton choix et ne le mine; pour moi, j'en prends Dieu à témoin, il n'est pas dans mes habitudes de fixer ce que j'écris dans une pièce qui arrive (à la postérité). Pour assigner les rangs, il n'y a pas chez nous d'orateur devant qui l'on s'incline et chez qui l'on se précipite, car ce serait là la mort de toute réflexion et l'amoindrissement de la réputation.

« Je sollicite ton indulgence, Dieu puisse te glorifier! car pendant que j'écris ce que tu viens de lire, le sommeil me sollicite, le froid me saisit, le vent agite ma lampe et l'attaque avec une vigueur égale à celle de H'addjâdj, la redressant tantôt en fer de lance, tantôt l'agitant comme une langue, parfois la roulant en boule, puis la déployant [P. 126] en mèche de cheveux; il l'élève en pointe de feu et la courbe en bracelet d'or ou en dard de scorpion; il l'arrondit comme le sourcil d'une jeune beauté qui lance des œillades, il lui fait dominer (la voix d') une femme criarde et ne laisse plus entendre que la sienne; il la fait surgir comme un astre et l'allonge en jet lumineux; puis il détourne son souffle de la mèche, et laisse la

(1) Cf. *Abbad.* I, 190.

lumière de la lampe redevenir ce qu'elle était. Mais plus d'une fois il l'a mise dans le même état que l'oreille d'un homme généreux et l'a fait passer par le noir de la pupille de la sauterelle, il l'a de sa main humide de pluie allongée en caractères longs comme l'éclair, dont il a employé l'éclat pour voiler la clarté de la lampe et intercepter son rayonnement. Alors l'œil en est entièrement privé, la main n'a plus rien qui la guide sur le feuillet de papier; seule la nuit reste avec son sombre vêtement piqué de l'or des étoiles, et elle nous couvre de ses voiles, nous plonge dans ses ondes; alors la vue ne sert plus de rien, ce n'est que par la voix qu'on se reconnaît; Zarkâ (1), pour y voir, devrait se passer du collyre sur les yeux, la teinture préparée à l'aide du noir de cette nuit noircirait à jamais des cheveux blancs; de son museau le chien touche sa queue et ne peut reconnaître sa tente ni la corde qui la soutient, il se tortille comme un serpent, il se met en rond et prend la forme circulaire des stries dans le sable; le froid le jette par terre, et le contact du sol le fait gémir; puis ce qui lui était défendu lui devient permis, et ses cris plaintifs et ses aboiements cessent. Le feu est comme le vin pur et généreux ou comme l'ami sincère, comparables tous les deux au merveilleux *'ankâ* ou à l'astre du soir. Je m'arrête ici, sachant toute l'indulgence dont tu fais preuve, et je t'envoie mes salutations. »

Le même Aboû 'Abd Allâh est auteur d'un recueil de lettres qu'on trouve entre les mains de tous les littérateurs espagnols ' et qu'ils considèrent comme un modèle à suivre, un guide par lequel il faut se laisser conduire'. Si je ne cite pas les extraits que j'en ai faits, 'c'est par crainte d'une prolixité ennuyeuse, d'un excès troublant'. [P. 127] Lui et son frère restèrent secrétaires du Prince des musulmans jusqu'au jour où celui-ci entra en colère

---

(1) Voir plus haut la n. 1, p. 195.

contre Aboû Merwân et le destitua ; voici à quel propos. Il avait donné l'ordre aux deux frères d'écrire au *djond* de Valence lorsque ces troupes, perdant toute cohésion, finirent par être honteusement battues par le maudit Ibn Rodmîr (1) et par subir des pertes considérables. L'épître célèbre écrite par Aboû 'Abd Allâh, et où il mit tout son talent, fut apprise par cœur en quelque sorte par tous les Espagnols, mais je ne la rapporte pas à cause de sa longueur. Aboû Merwân, de son côté, écrivit sur le même sujet une lettre où il s'exprima, à l'égard des (troupes) Almoravides, en termes plus grossiers et plus durs que de raison, et dont voici un passage : « Enfants d'une mère sans noblesse, aussi rapides à la fuite que l'onagre, jusques à quand l'essayeur condamnera-t-il votre mauvais aloi, et un cavalier unique suffira-t-il à vous repousser ? Plaise au ciel que vous trouviez au lieu de relais de vos chevaux des brebis auprès de qui se tienne un homme prêt à les traire ! Il est arrivé, le moment où nous allons vous accabler de châtiments, où vous ne pourrez plus vous voiler la face, où nous vous rechasserons vers vos déserts, où nous purgerons la Péninsule de vos sueurs. « Ces paroles et autres semblables irritèrent le Prince des musulmans, qui destitua Aboû Merwân et dit au frère de celui-ci, Aboû 'Abd Allâh : « Nous doutions de la haine que porte Aboû Merwân aux Almoravides, mais maintenant nous en sommes sûrs. » Aboû 'Abd Allâh sollicita alors et obtint pour lui la permission de se retirer. Après que son frère Aboû Merwân fut mort à Merrâkech, il retourna à Cordoue, qu'il habita jusqu'au jour où il trouva la mort des martyrs dans sa propre demeure, au début du soulèvement contre les Almoravides.

Après l'an 500, la situation du Prince des musulmans subit une dépression sensible, et nombre de faits regrettables se passèrent dans les régions soumises à

(1) Alphonse le Batailleur (Voir Dozy, *Recherches*, I, 343).

son autorité, car les chefs Almoravides élevèrent des prétentions à l'indépendance dans les diverses parties du territoire où ils exerçaient l'autorité. Ils en vinrent à ce point de déclarer ouvertement le but qu'ils poursuivaient, et chacun d'eux proclama sa supériorité sur 'Ali et ses titres plus sérieux à exercer le pouvoir. Les femmes mêmes se mirent à commander, [P. 128] et chacune de celles qui appartenaient aux familles principales des Lemtoûna et des Mesoûfa' se mit à protéger les vauriens et les méchants, les brigands, les marchands de vin et les cabaretiers'. Mais l'incurie du Prince des musulmans ne faisait qu'augmenter, sa faiblesse ne faisait que croître; satisfait d'exercer une autorité nominale et de toucher les produits des impôts (1), il ne songeait qu'à se livrer aux pratiques religieuses et spirituelles, à passer la nuit à prier et le jour à jeûner, ainsi que cela est bien connu, mais négligeait de la manière la plus absolue les intérêts de ses sujets. Grâce à cette conduite, nombre de provinces d'Espagne se trouvèrent réduites à une triste situation, et peu s'en fallut que le pays ne redevînt ce qu'il avait été autrefois, et surtout à partir du jour où Ibn Toûmert commença sa prédication dans le Soûs (2).

Établissement du pouvoir de Moh'ammed b. Toûmert, dénommé Mahdi (3).

En 515, Moh'ammed b. 'Abd Allâh b. Toûmert commença à se faire connaître à Soûs sous les apparences d'un homme qui recommandait la pratique du bien et défendait les choses prohibées. Il était né dans un

---

(1) M. à m. du *Kharâdj* ou impôt foncier.

(2) Ce nom s'écrit d'ordinaire avec l'article, que notre auteur tantôt emploie et tantôt rejette. Sur cette région, voir entre autres le *Merâcid*, II, 67; Edrîsi, p. 71 de la trad.; *Berbères*, II, 279.

(3) Cf. le récit d'Ibn Khaldoûn *(Berbères*, I, 252; II, 84 et 161).

village du Soûs appelé Idjili en Wârghan (1) et appartenait à la tribu des Hergha, du groupe des Isarghinen (2), mot qui, dans la langue maçmoûdienne, signifie les nobles *(chorafâ)*. D'après une généalogie qu'on a trouvée écrite de sa main, il descendait d'El-H'asan b. el-H'asan b. 'Ali b. Aboû T'âleb. Dans le cours de l'an 501, il s'était rendu en Orient pour y étudier et avait poussé jusqu'à Baghdâd, (où) il rencontra Aboû Bekr Châchi (3). Il acquit aux cours de ce savant quelque connaissance des principes du droit et des principes de la religion; il étudia les Traditions sous la direction d'El-Mobârek b. 'Abd el-Djebbâr (4) et d'autres traditionnistes de ce genre, et rencontra, dit-on, en Syrie Aboû H'âmid Ghazzâli, alors que celui-ci s'était voué à la dévotion; Dieu sait ce qu'il en est. On raconte que le jour où Ghazzâli fut informé que le Prince des musulmans avait livré au feu et à la destruction ceux de ses livres qui étaient parvenus jusqu'au Maghreb, [P. 129] il dit en présence d'Ibn Toûmert : « Il est sûr que d'ici peu sa domination disparaîtra, et que son fils sera mis à mort; je ne crois pas que ce soit un autre qu'un de mes auditeurs qui soit chargé de réaliser ces changements. » En entendant parler ainsi, Ibn Toûmert se flatta de l'espoir d'être celui-là et sa convoitise s'alluma.

Il retourna à Alexandrie et y fréquenta pendant le séjour qu'il y fit le cours *(medjlis)* du juriste Aboû Bekr T'ort'oûchi (5). Les recommandations qu'il faisait dans

---

(1) Édrîsi (p. 66) cite la tribu berbère des Benoû Wârglân.

(2) On trouve dans Ibn Khaldoûn *(Berbères*, II, 394) un Mohammed b. Israghîn.

(3) Aboû Bekr Moh'ammed b. Ah'med Châchi est un célèbre jurisconsulte châfe'ite, † 507 (Ibn Khallikân, II, 625).

(4) Mobârek b. 'Abd el-Djebbâr Çîrafi est un célèbre traditionniste que cite Ibn Khallikân (III, 576). Il naquit en 411 et mourut en 500; selon Ibn Athîr (X, 305).

(5) Moh'ammed b. el-Welîd, originaire de Tortose et auteur du *Sirâdj el-Moloûk*, mourut en 520 (Ibn Khallikan, II, 665; *Çila*, p. 517).

cette ville de pratiquer le bien et d'éviter les choses réprouvées provoquèrent des incidents à la suite desquels, banni par le gouverneur d'Alexandrie, il s'embarqua. Mais à bord il continua, m'a-t-on dit, sa propagande ordinaire, si bien que les matelots finirent par le jeter à la mer; mais pendant plus d'une demi-journée, il continua de suivre le sillage du navire sans accident, et cela fut cause qu'on le retira de la mer. Il passa, dès lors, à leurs yeux pour un homme important, et il fut entouré de témoignages de considération jusqu'à ce qu'il débarqua à Bougie dans le Maghreb. Dans cette ville, il professa ouvertement la science et se livra aux exhortations morales, de sorte que bientôt il fut entouré d'une foule sympathique. Expulsé par le prince de cette ville (1), qui redoutait quelque mauvais projet, il se dirigea vers le Maghreb et s'arrêta à Mellâla, village situé à un farsakh de Bougie, dans lequel il se rencontra avec 'Abd el-Mou'min b. 'Ali, alors en route vers l'Orient où il voulait étudier. Sitôt qu'il le vit, Moh'ammed b. Toûmert le reconnut à de certains signes qui le marquaient. Ibn Toûmert, en effet, était à son époque sans rival dans la connaissance de la géomancie, en outre de ce qu'il avait appris en Orient concernant les prédictions relatives aux événements publics et basées sur les calculs astrologiques, et des secrets de la cabale *(djefr)* qu'il avait puisés dans une bibliothèque des khalifes abbassides (2). Il devait ces résultats à l'extrême application qu'il y avait mise et à l'espoir qu'il nourrissait (de sa haute destinée). Je tiens de diverses sources certaines que quand il descendit dans ce village de Mellâla, on l'entendit répéter plusieurs fois « Mellâla, Mellâla » en réfléchissant aux lettres dont ce mot est formé ; il avait en effet découvert que son pouvoir tirerait son origine d'un

---

(1) C'est-à-dire 'Azîz b. el-Mançoûr *(Berbères*, II, 56).

(2) Sur ce genre de connaissance, voir *Chrest. de Sacy*, II, 298, ainsi que les *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoûn.

lieu dans le nom duquel figureraient un *m* et deux *l*, et lorsqu'il répétait ce mot, il disait « Non, ce n'est pas celui-ci ». Il passa quelques mois dans ce village, où il y a une mosquée qui porte son nom et qui existe encore, [P. 130] mais dont je ne sais si elle a été bâtie de son temps au plus tard.

Il fit appeler 'Abd el-Mou'min, et dans un entretien particulier qu'il eut avec lui, il l'interrogea sur son nom, le nom de son père, la famille d'où il provenait. Après qu'il eut répondu à ces questions, son interlocuteur (1) l'interrogea encore sur ce qu'il voulait faire, et le jeune homme annonça qu'il était en route pour l'Orient où il allait étudier : « Ou peut-être faire mieux ? reprit Ibn Toûmert. — Et quoi donc ? — Poursuivre la gloire en ce monde et en l'autre. Deviens mon compagnon et mon auxiliaire dans la lutte que je veux entreprendre pour anéantir ce que prohibe la loi, vivifier la science et étouffer les innovations religieuses. » Et 'Abd el-Mou'min acquiesça à la proposition qui lui était faite. Après un séjour de quelques mois à Mellâla, Ibn Toumert s'en alla du côté de Maghreb accompagné d'un homme du pays, appelé 'Abd el-Wâh'id et connu chez les Maçmoûda sous le nom d''Abd el-Wâh'id Chark'i [l'oriental] ; ce fut la première recrue qu'il fit après 'Abd el-Mou'min. D'après un autre récit, il fit la connaissance de ce dernier au lieu dit Fenzâra, dans la Mettîdja (2), où il était maître d'école et où Ibn Toûmert, après avoir reconnu en lui, comme il est dit plus haut les signes dont il était marqué, l'aurait engagé à le suivre, à recevoir ses leçons et à devenir son auxiliaire.

On raconte ce fait curieux qui lui arriva pendant qu'il habitait cette bourgade. Il eut un songe où il se voyait

---

(1) Je les فساله. — A la ligne suivante, lissez خير.

(2) Ce mot est ainsi vocalisé dans le ms, et c'est là en effet l'orthographe correcte de ce nom, si souvent défiguré (voir entre autres le *Lobb el-lobáb*, s. v.

mangeant avec le Prince des musulmans ‘Ali b. Yoûsof dans le même plat. « Mais, racontait-il, je mangeais plus que lui, et ma gloutonnerie était à ce point excitée que je finis par enlever le plat de devant mon commensal et par m'en aller ». A son réveil il raconta son rêve à un professeur dont il suivait les leçons, Aboû Mohammed ‘Abd el-Moun‘im b. ‘Achîr, qui lui dit quand il eut achevé son récit : « O mon fils, ô ‘Abd el-Mou‘min ! ce rêve ne peut s'appliquer à toi, mais à un homme qui se soulèvera contre le Prince des musulmans, partagera d'abord avec lui une partie de ses domaines, puis s'emparera du tout et sera seul à y régner. »

Il lui arriva encore dans cette localité un autre fait merveilleux et constant, et montrant la concordance des mots et de la prédestination. L'un des principaux de la cour d'El-Melik el-‘Azîz b. Mançoûr le Çanhadjide, prince de Bougie et de K‘al‘a, ayant encouru la colère de son maître [P. 131] et en redoutant les suites, se réfugia dans le village où était ‘Abd el-Mou‘min et se mit en compagnie de celui-ci à enseigner les petits enfants, car il était dans le dénûment le plus absolu. Mais la colère du prince s'étant apaisée, la nouvelle en arriva à cet homme, qui regagna Bougie et se rendit auprès du prince. Sur la demande de celui-ci, il dit en quel lieu il s'était caché, ce qu'il y faisait et comment il vivait des menues pièces de monnaie que lui donnaient les enfants. « Eh bien ! dit le prince en riant, je te donne ce village et ses dépendances. »

E. FAGNAN.

(A suivre).

Pour tous les articles non signés :

Le Président,

L. RINN.

ALGER. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN.